— Le voilà! nous le tenons! dirent les cavaliers en s'élançant sur d'Artagnan, l'épée nue.

— Ne le manquez pas! dit une voix haute.

— Non, monseigneur, soyez tranquille.

D'Artagnan crut que le moment était venu pour lui de se mêler à la conversation.

— Holà! messieurs, dit-il avec son accent gascon, que voulez-vous, que demandez-vous?

— Tu vas le voir, hurlèrent en chœur les cavaliers.

— Arrêtez! arrêtez! cria celui qu'ils avaient appelé monseigneur; arrêtez, sur votre tête! ce n'est pas sa voix.

— Ah çà, messieurs, dit d'Artagnan, est-ce qu'on est enragé par hasard, à Noisy? Seulement, prenez-y garde, car je vous préviens que le premier qui s'approche à la longueur de mon épée, et mon épée est longue, je l'éventre.

Le chef s'approcha.

— Que faites-vous là? dit-il d'une voix hautaine et comme habituée au commandement.

— Et vous-même? dit d'Artagnan.

— Soyez poli, ou l'on vous étrillera de bonne sorte, car, bien qu'on ne veuille pas se nommer, on désire être respecté selon son rang.

— Vous ne voulez pas vous nommer parce que vous dirigez un guet-apens, dit d'Artagnan; mais moi qui voyage tranquillement avec mon laquais, je n'ai pas les mêmes raisons que vous de taire mon nom.

— Assez! assez! comment vous appelez-vous?

— Je vous dis mon nom afin que vous sachiez où me trouver, monsieur, monseigneur ou mon prince, comme il vous plaira qu'on vous appelle, dit notre Gascon, qui ne voulait pas avoir l'air de céder à une menace. Connaissez-vous M. d'Artagnan?

— Lieutenant aux mousquetaires du roi? dit la voix.

— C'est cela même.

— Oui, sans doute.

— Eh bien! continua le Gascon, vous devez avoir entendu dire que c'est un poignet solide et une fine lame.

— Vous êtes monsieur d'Artagnan?

— Je le suis.

— Alors, vous venez ici pour *le* défendre?

— *Le?* qui *le?*...

— Celui que nous cherchons.

— Il paraît, continua d'Artagnan, qu'en venant à Noisy j'ai abordé sans m'en douter dans le royaume des énigmes.

— Voyons, répondez! dit la même voix hautaine, l'attendez-vous sous ces fenêtres? Veniez-vous à Noisy pour le défendre?

— Je n'attends personne, dit d'Artagnan, qui commençait à s'impatienter; je ne compte défendre personne que moi, mais ce moi, je le défendrai vigoureusement, je vous en préviens.

— C'est bien, dit la voix, partez d'ici et quittez-nous la place.

— Partir d'ici, dit d'Artagnan, que cet ordre contrariait dans ses projets; ce n'est pas facile, attendu que je tombe de lassitude et mon cheval aussi; à moins cependant que vous ne soyez disposé à m'offrir à souper et à coucher aux environs.

— Maraud!

— Eh! monsieur, dit d'Artagnan, ménagez vos paroles, je vous prie, car si vous en disiez encore une seconde comme celle-ci, fussiez-vous marquis, duc, prince ou roi, je vous la ferais rentrer dans le ventre, entendez-vous?

— Allons, allons, dit le chef, il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un Gascon qui parle, et, par conséquent, ce n'est pas celui que nous cherchons. Notre coup est manqué pour ce soir; retirons-nous.

— Nous nous retrouverons, maître d'Artagnan, continua le chef en haussant la voix.

— Oui, mais jamais avec les mêmes avantages, dit le Gascon en raillant, car, lorsque vous me retrouverez, peut-être serez-vous seul et fera-t-il jour.

— C'est bon, c'est bon! dit la voix; en route, messieurs.

Et la troupe, murmurant et grondant, disparut dans les ténèbres, retournant du côté de Paris.

D'Artagnan et Planchet demeurèrent un instant encore sur la défensive; mais, le bruit continuant de s'éloigner, ils remirent leurs épées au fourreau.

— Tu vois bien, imbécile, dit tranquillement d'Artagnan à Planchet, que ce n'est pas à nous qu'ils en voulaient.

— Mais à qui donc alors? demanda Planchet.

— Ma foi, je n'en sais rien, et peu m'importe. Ce qui m'importe, c'est d'entrer au couvent des jésuites. Ainsi, à cheval, et allons-y frapper. Vaille que vaille, que diable, ils ne nous mangeront pas!

Et d'Artagnan se remit en selle. Planchet venait d'en faire autant, lorsqu'un poids inattendu tomba sur le derrière de son cheval, qui s'abattit.

— Eh! monsieur, s'écria Planchet, j'ai un homme en croupe.

D'Artagnan se retourna, et vit effectivement deux formes humaines sur le cheval de Planchet.

— Mais c'est donc le diable qui nous poursuit! s'écria-t-il en tirant son épée et en s'apprêtant à charger le nouveau venu.

— Non, mon cher d'Artagnan, dit celui-ci; ce n'est pas le diable: c'est moi, c'est Aramis. Au galop, Planchet, et au bout du village, guide à gauche.

Et Planchet, portant Aramis en croupe, partit au galop, suivi de d'Artagnan, qui commençait à croire qu'il faisait quelque rêve fantastique et incohérent.

CHAPITRE X.

L'ABBÉ D'HERBLAY

Au bout du village, Planchet tourna à gauche, comme le lui avait ordonné Aramis, et s'arrêta au-dessous de la fenêtre éclairée. Aramis sauta à terre et frappa trois fois dans ses mains. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit et une échelle de corde descendit.

— Mon cher, dit Aramis, si vous voulez monter, je serai enchanté de vous recevoir.

— Ah çà! dit d'Artagnan, c'est comme cela que l'on rentre chez vous?

— Passé neuf heures du soir, il le faut, pardieu, bien! dit Aramis; la consigne du couvent est des plus sévères.

— Pardon, mon cher ami, dit d'Artagnan; il me semble que vous avez dit pardieu!

— Vous croyez? dit Aramis en riant, c'est possible; vous n'imaginez pas, mon cher, combien, dans ces maudits couvents, on prend de mauvaises habitudes et quelles méchantes façons ont tous ces gens d'église avec lesquels je suis forcé de vivre. Mais vous ne montez pas?

— Passez devant, je vous suis.

— Comme disait le feu cardinal au feu roi: « Pour vous montrer le chemin, sire. »

Et Aramis monta lestement à l'échelle, et en un instant il eut atteint la fenêtre. D'Artagnan monta derrière lui, mais plus doucement; on voyait que ce genre de chemin lui était moins familier qu'à son ami.

— Pardon, dit Aramis en remarquant sa gaucherie, si j'avais su avoir l'avantage de votre visite, j'aurais fait apporter l'échelle du jardinier. Mais, pour moi seul, celle-ci est suffisante.

— Monsieur, dit Planchet lorsqu'il vit d'Artagnan sur le point d'achever son ascension, cela va bien pour M. Aramis, cela va encore pour vous, cela, à la rigueur, irait aussi pour moi, mais les deux chevaux ne peuvent pas monter à l'échelle.

— Conduisez-les sous le hangar, mon ami, dit Aramis en montrant à Planchet une espèce de fabrique qui s'élevait dans la plaine. Vous y trouverez de la paille et de l'avoine pour eux.

— Mais pour moi? dit Planchet.

— Vous reviendrez sous cette fenêtre, vous frapperez trois fois dans vos mains, et nous vous ferons passer des vivres; soyez tranquille, morbleu! on ne meurt pas de faim ici, allez!

Et Aramis, retirant l'échelle après lui, ferma le fenêtre.

D'Artagnan examinait la chambre.

Jamais il n'avait vu appartement plus guerrier à la fois et plus élégant. A chaque angle étaient des trophées d'armes, offrant à la vue et à la main des épées de toutes sortes, et quatre grands tableaux représentaient dans leurs costumes de bataille le cardinal de Lorraine, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lavalette et l'archevêque de Bordeaux. Il est vrai qu'au surplus rien n'indiquait la demeure d'un abbé; les tentures étaient de damas, les tapis venaient d'Alençon, et le lit surtout avait plutôt l'air du lit d'une petite-maîtresse avec sa garniture de dentelle et son couvre-pied brodé, que celui d'un homme qui avait fait vœu de gagner le ciel par l'abstinence et la macération.

— Vous regardez mon bouge? dit Aramis. Ah! mon cher, excusez-moi; que voulez-vous! je suis logé comme un chartreux. Mais que cherchez-vous des yeux?

— Je cherche qui vous a jeté l'échelle; je ne vois personne, et cependant l'échelle n'est pas venue toute seule.

— Non, c'est Bazin.

— Ah! ah! fit d'Artagnan.

— Mais, continua Aramis, mons Bazin est un garçon bien

Prenez-y garde, car je vous préviens que celui qui s'approche de mon épée, je l'éventre.

dressé, qui, voyant que je ne rentrais pas seul, se sera retiré par discrétion. Asseyez-vous, mon cher, et causons.

Et Aramis poussa à d'Artagnan un large fauteuil, dans lequel celui-ci s'allongea en s'accoudant.

— D'abord, vous soupez avec moi, n'est-ce pas? demanda Aramis.

— Oui, si vous le voulez bien, dit d'Artagnan, et même ce sera avec grand plaisir, je vous l'avoue; la route m'a donné un appétit du diable.

— Ah! mon pauvre ami, dit Aramis, vous trouverez maigre chère, on ne vous attendait pas.

— Est-ce que je suis menacé de l'omelette de Crèvecœur et des théobromes en question? N'est-ce pas comme cela que vous appeliez autrefois les épinards?

— Oh! il faut espérer, dit Aramis, qu'avec l'aide de Dieu et de Bazin nous trouverons quelque chose de mieux dans le garde-manger des dignes pères jésuites... Bazin, mon ami, dit Aramis, Bazin, venez ici.

La porte s'ouvrit et Bazin parut; mais, en apercevant d'Artagnan, il poussa une exclamation qui ressemblait à un cri de désespoir.

— Mon cher Bazin, dit d'Artagnan, je suis bien aise de voir avec quel admirable aplomb vous mentez, même dans une église.

— Monsieur, dit Bazin, j'ai appris des dignes pères jésuites qu'il était permis de mentir, lorsqu'on mentait dans une bonne intention.

— C'est bien, c'est bien, Bazin, d'Artagnan meurt de faim et moi aussi; servez-nous à souper de votre mieux, et surtout montez-nous du bon vin.

Bazin s'inclina en signe d'obéissance, poussa un gros soupir et sortit.

— Maintenant que nous voilà seuls, mon cher Aramis, dit d'Artagnan en ramenant ses yeux de l'appartement au propriétaire, et en achevant par les habits l'examen commencé par les meubles, dites-moi, d'où diable veniez-vous lorsque vous êtes tombé en croupe derrière Planchet?

— Et, corbleu! dit Aramis, vous le voyez bien : du ciel.

— Du ciel? reprit d'Artagnan en hochant la tête; vous ne m'avez pas plus l'air d'en venir que d'y aller.

— Mon cher, dit Aramis avec un air de fatuité que d'Artagnan ne lui avait jamais vu du temps qu'il était mousquetaire, si je ne venais pas du ciel, au moins sortais-je du paradis, ce qui se ressemble beaucoup.

— Alors voilà les savants fixés, reprit d'Artagnan. Jusqu'à présent on n'avait pas pu s'entendre sur la situation positive du paradis; les uns l'avaient placé sur le mont Ararat; les autres, entre le Tigre et l'Euphrate; il paraît qu'on le cherchait bien loin tandis qu'il était bien près. Le paradis est à Noisy-le-Sec, sur l'emplacement du château de M. l'archevêque de Paris. On en sort, non point par la porte, mais par la fenêtre; on en descend, non par les degrés de marbre d'un péristyle, mais par les branches d'un tilleul; et l'ange à l'épée flamboyante qui le garde m'a bien l'air d'avoir changé son nom céleste de Gabriel en celui plus terrestre de prince de Marsillac.

Aramis éclata de rire.

— Vous êtes toujours joyeux compagnon, mon cher, dit-il, et votre spirituelle humeur gasconne ne vous a pas quitté. Oui, il y a bien un peu de tout cela dans ce que vous me dites, seulement n'allez pas croire, au moins, que ce soit de madame de Longueville que je sois amoureux.

— Peste! je m'en garderais bien, dit d'Artagnan. Après avoir été si longtemps amoureux de madame de Chevreuse, vous n'auriez pas été porter votre cœur à sa plus mortelle ennemie.

— Oui, c'est vrai, dit Aramis d'un air détaché; oui, cette pauvre duchesse, je l'ai fort aimée autrefois, et il faut lui rendre cette justice, qu'elle nous a été fort utile; mais que voulez-vous! il lui a fallu quitter la France; c'était un si rude jouteur, que ce damné cardinal! continua Aramis en jetant un coup d'œil sur le portrait de l'ancien ministre; il avait donné l'ordre de l'arrêter et de la conduire au château de Loches; il lui eût fait trancher la tête, sur ma foi, comme à Chalais, à Montmorency et à Cinq-Mars; elle s'est sauvée, déguisée en homme, avec sa femme de chambre, cette pauvre Ketty; il lui est même arrivé, à ce que j'ai entendu dire, une étrange aventure, dans je ne sais quel village, avec je ne sais quel curé à qui elle demandait l'hospitalité, et qui, n'ayant qu'une chambre, et la prenant pour un cavalier, lui a offert de la partager avec elle. C'est qu'elle portait d'une façon incroyable l'habit d'homme, cette chère Marie. Je ne connais qu'une femme qui le porte aussi bien. Aussi avait-on fait ce couplet sur elle :

Laboissière, dis-moi, etc.

Vous le connaissez?
— Non pas, chantez-le, mon cher.
Et Aramis reprit du ton le plus cavalier.

Laboissière, dis-moi,
Suis-je pas bien en homme?
— Vous chevauchez, ma foi,
Mieux que tant que nous sommes.
Elle est,
Parmi les hallebardes,
Au régiment des gardes,
Comme un cadet.

— Bravo! dit d'Artagnan; vous chantez toujours à merveille, mon cher Aramis, et je vois que la messe ne vous a pas gâté la voix.

— Mon cher, dit Aramis, vous comprenez... Du temps que j'étais mousquetaire, je montais le moins de gardes que je pouvais; aujourd'hui que je suis abbé, je dis le moins de messes que je peux. Mais revenons à cette pauvre duchesse.

— Laquelle? la duchesse de Chevreuse ou la duchesse de Longueville?

— Mon cher, je vous ai dit qu'il n'y avait rien entre moi et la duchesse de Longueville : des coquetteries peut-être, et voilà tout. Non, je parlais de la duchesse de Chevreuse.

— L'avez-vous vue à son retour de Bruxelles, après la mort du roi?

— Oui, certes, et elle était fort belle encore.

— Oui, dit Aramis. Aussi l'ai-je quelque peu revue à cette époque; je lui avais donné d'excellents conseils dont elle n'a point profité; je me suis tué de lui dire que le Mazarin était l'amant de la reine; elle n'a pas voulu me croire, disant qu'elle connaissait Anne d'Autriche, et qu'elle était trop fière pour aimer un pareil faquin. Puis, en attendant, elle s'est jetée dans la cabale du duc de Beaufort, et le faquin a fait arrêter M. le duc de Beaufort et exilé madame de Chevreuse.

— Vous savez, dit d'Artagnan, qu'elle a obtenu la permission de revenir.

— Oui, et même qu'elle est revenue.

— Elle va encore faire quelque sottise.

— Oh! mais, cette fois peut-être, suivra-t-elle vos conseils.

— Oh! cette fois, dit Aramis, je ne l'ai pas revue; elle est fort changée.

— Ce n'est pas comme vous, mon cher Aramis, car vous êtes toujours le même; vous avez toujours vos beaux cheveux noirs, toujours votre taille élégante, toujours vos mains de femme, qui sont devenues d'admirables mains de prélat.

— Oui, dit Aramis, c'est vrai, je me soigne beaucoup. Savez-vous, mon cher, que je me fais vieux? je vais avoir trente-sept ans!

— Ecoutez, mon cher, dit d'Artagnan avec un sourire, puisque nous nous retrouvons, convenons d'une chose, c'est de l'âge que nous aurons à l'avenir.

— Comment cela? dit Aramis.

— Oui, reprit d'Artagnan; autrefois c'était moi qui étais votre cadet de deux ou trois ans, et, si je ne fais pas d'erreur, j'ai quarante ans bien sonnés.

— Vraiment! dit Aramis. Alors c'est moi qui me trompe, car vous avez toujours été, mon cher, un admirable mathématicien. J'aurais donc quarante-trois ans, à votre compte? Diable! diable! mon cher, n'allez pas le dire à l'hôtel Rambouillet, cela me ferait tort.

— Soyez tranquille, dit d'Artagnan, je n'y vais pas.

— Ah çà mais! s'écria Aramis, que fait donc cet animal de Bazin?... Bazin! dépêchons-nous donc, monsieur le drôle! nous enrageons de faim et de soif!

Bazin, qui entrait en ce moment, leva au ciel ses mains chargées chacune d'une bouteille.

— Enfin, dit Aramis, sommes-nous prêt, voyons!

— Oui, monsieur, à l'instant même, dit Bazin; mais il m'a fallu le temps de monter toutes les...

— Parce que vous vous croyez toujours votre simarre de bedeau sur les épaules, interrompit Aramis, et que vous passez votre temps à lire votre bréviaire. Mais je vous préviens que si, à force de polir toutes les affaires qui sont dans les chapelles, vous désapprenez à fourbir mon épée, j'allume un grand feu de toutes vos images bénites, et je vous y fais rôtir.

Bazin, scandalisé, fit un signe de croix avec la bouteille qu'il tenait. Quant à d'Artagnan, plus surpris que jamais du ton et des manières de l'abbé d'Herblay, qui contrastaient si fort avec celles du mousquetaire Aramis, il demeurait les yeux écarquillés en face de son ami.

Bazin couvrit vivement la table d'une nappe damassée, et sur cette nappe rangea tant de choses dorées, parfumées, friandes, que d'Artagnan en demeura tout ébahi.

— Mais vous attendiez donc quelqu'un? demanda l'officier.

— Heu! dit Aramis, j'ai toujours un en cas; puis je savais que vous me cherchiez.

— Par qui?

— Mais par maître Bazin, qui vous a pris pour le diable, mon cher, et qui est accouru pour me prévenir du danger qui menaçait mon âme si je revoyais aussi mauvaise compagnie qu'un officier de mousquetaires.

— Oh! monsieur! fit Bazin les mains jointes et d'un air suppliant.

— Allons, pas d'hypocrisies! vous savez que je ne les aime pas. Vous ferez bien mieux d'ouvrir la fenêtre et de descendre un pain, un poulet et une bouteille de vin à votre ami Planchet, qui s'extermine depuis une heure à frapper dans ses mains.

En effet, Planchet, après avoir donné la paille et l'avoine à ses chevaux, était revenu sous la fenêtre et avait répété deux ou trois fois le signal indiqué.

Bazin obéit, attacha au bout d'une corde les trois objets désignés et les descendit à Planchet, qui, n'en demandant pas davantage, se retira aussitôt sous son hangar.

— Maintenant soupons, dit Aramis.

Les deux amis se mirent à table, et Aramis commença à découper poulets, perdreaux et jambons avec une adresse toute gastronomique.

— Peste! dit d'Artagnan, comme vous vous nourrissez!

— Oui, assez bien : j'ai pour les jours maigres des dispenses de Rome que m'a fait avoir M. le coadjuteur, à cause de ma santé; puis j'ai pris pour cuisinier l'ex-cuisinier de Lafollone, vous savez? l'ancien ami du cardinal, ce fameux gourmand qui disait, pour toutes prières, après son dîner : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de bien digérer ce que j'ai si bien mangé. »

— Ce qui ne l'a pas empêché de mourir d'indigestion, dit en riant d'Artagnan.

— Que voulez-vous! reprit Aramis d'un air résigné, on ne peut fuir sa destinée!

— Mais pardon, mon cher, de vous faire la question que je vais vous faire, reprit d'Artagnan.

— Comment donc! faites, vous savez bien qu'entre nous il ne peut pas y avoir d'indiscrétion.

— Vous êtes donc devenu riche?

— Oh! mon Dieu, non! je me fais une douzaine de mille livres par an, sans compter un petit bénéfice d'un millier d'écus que m'a fait avoir M. le Prince.

— Et avec quoi vous faites-vous ces douze mille livres? dit d'Artagnan : avec vos poëmes?

— Non, j'ai renoncé à la poésie, excepté pour faire de temps en temps quelque chanson à boire, quelques sonnets galants ou quelque épigramme innocente. Je fais des sermons, mon cher.

— Comment, des sermons?

— Oh! mais des sermons prodigieux, voyez-vous! à ce qu'il paraît, du moins.

— Que vous prêchez?

— Non, que je vends.

— A qui?

— A ceux de mes confrères qui visent à être de grands orateurs, donc!

— Ah! vraiment? Et vous n'avez pas été tenté de la gloire pour vous-même?

— Si fait, mon cher; mais la nature l'a emporté. Quand je suis en chaire, et que, par hasard, une jolie femme me regarde, je la regarde; si elle sourit, je souris aussi. Alors, je bats la campagne : au lieu de parler des tourments de l'enfer, je parle des joies du paradis. Eh! tenez, la chose m'est arrivée un jour à l'église Saint-Louis, au Marais... Un cavalier m'a ri au nez. Je me suis interrompu pour lui dire qu'il était un sot. Le peuple est sorti pour ramasser des pierres; mais, pendant ce temps, j'ai si bien retourné l'esprit des assistants, que c'est lui qu'ils ont lapidé. Il est vrai que, le lendemain, il s'est présenté chez moi, croyant avoir affaire à un abbé comme tous les abbés.

— Et qu'est-il résulté de sa visite? dit d'Artagnan en se tenant les côtes de rire.

— Il en est résulté que nous avons pris, pour le lendemain soir, rendez-vous sur la place Royale. Eh! pardieu! vous en savez quelque chose.

— Serait-ce, par hasard, contre cet impertinent que je vous aurais servi de second? demanda d'Artagnan.

— Justement. Vous avez vu comme je l'ai arrangé.

— En est-il mort?

— Je n'en sais rien; mais, en tout cas, je lui avais donné l'absolution *in articulo mortis*. C'est assez de tuer le corps sans tuer l'âme.

Bazin fit un signe de désespoir qui voulait dire qu'il approuvait peut-être cette morale, mais qu'il désapprouvait fort le ton dont elle était faite.

— Bazin, mon ami, vous ne remarquez pas que je vous vois dans cette glace, et qu'une fois pour toutes je vous ai interdit tout signe d'approbation ou d'improbation. Vous allez donc me faire le plaisir de nous servir le vin d'Espagne et de vous retirer chez vous. D'ailleurs, mon ami d'Artagnan a quelque chose de secret à me dire. N'est-ce pas, d'Artagnan?

D'Artagnan fit signe de la tête que oui, et Bazin se retira après avoir posé le vin d'Espagne sur la table.

Les deux amis, restés seuls, demeurèrent un instant silencieux en face l'un de l'autre. Aramis semblait attendre une douce digestion. D'Artagnan préparait son exorde. Chacun d'eux, lorsque l'autre ne le regardait pas, risquait un coup d'œil en dessous.

Aramis rompit le premier le silence.

CHAPITRE XI.

LES DEUX GASPARDS.

— A quoi songez-vous, d'Artagnan? dit-il, et quelle pensée vous fait sourire?

— Je songe, mon cher, que, lorsque vous étiez mousquetaire, vous tourniez sans cesse à l'abbé, et qu'aujourd'hui que vous êtes abbé vous me paraissez tourner fort au mousquetaire.

— C'est vrai, dit Aramis en riant. L'homme, vous le savez, mon cher d'Artagnan, est un étrange animal, tout composé de contrastes. Depuis que je suis abbé, je ne rêve plus que bataille.

— Cela se voit à votre ameublement; vous avez là des rapières de toutes les formes et pour les goûts les plus difficiles. Est-ce que vous tirez toujours bien?

— Moi, je tire comme vous tiriez autrefois, mieux encore peut-être. Je ne fais que cela toute la journée.

— Et avec qui?

— Avec un excellent maître d'armes que nous avons ici.

— Comment, ici?

— Oui, ici, dans ce couvent, mon cher. Il y a de tout dans un couvent de jésuites.

— Alors vous auriez tué M. de Marsillac s'il fût venu vous attaquer seul, au lieu de venir à la tête de vingt hommes.

— Parfaitement, dit Aramis, et même à la tête de ses vingt hommes, si j'avais pu dégainer sans être reconnu.

— Dieu me pardonne! dit tout bas d'Artagnan, je crois qu'il est devenu encore plus Gascon que moi.

Puis tout haut :

— Eh bien! mon cher Aramis, vous me demandiez pourquoi je vous cherchais?

— Non, je ne vous le demandais pas, dit Aramis avec son air fin, mais j'attendais que vous me le disiez.

— Eh bien! je vous cherchais pour vous offrir tout uniment un moyen de tuer M. de Marsillac quand cela vous fera plaisir, tout prince qu'il est.

— Tiens, tiens, tiens, dit Aramis, c'est une idée, cela!

— Dont je vous invite à faire votre profit, mon cher. Voyons, avec votre abbaye de 4,000 écus et les 12,000 livres que vous vous faites en vendant des sermons, êtes-vous riche? Répondez franchement.

— Moi? je suis gueux comme Job, et, en fouillant poches et coffres, je crois que vous ne trouveriez pas ici cent pistoles.

— Peste! cent pistoles! se dit tout bas d'Artagnan, il appelle cela être gueux comme Job! Si je les avais toujours devant moi, je me trouverais riche comme Crésus.

Puis, tout haut :

— Etes-vous ambitieux? ajouta-t-il.

— Comme Encelade!

— Eh bien! mon ami, je vous apporte de quoi être riche, puissant et libre de faire tout ce que vous voudrez.

L'ombre d'un nuage passa sur le front d'Aramis, aussi rapide que celle qui flotte en août sur les blés; mais, si rapide qu'elle fût, d'Artagnan la remarqua.

— Parlez, dit Aramis.

— Encore une question auparavant. Vous occupez-vous de politique?

Un éclair passa dans les yeux d'Aramis, rapide comme l'ombre qui avait passé sur son front, mais pas si rapide cependant que d'Artagnan ne le vît.

— Non, répondit Aramis.

— Alors toutes propositions vous agréeront, puisque vous n'avez pour le moment d'autre maître que Dieu, dit en riant le Gascon.

— C'est possible.

— Avez-vous, mon cher Aramis, songé quelquefois à ces beaux jours de notre jeunesse que nous passions riant, buvant et nous battant?

— Oui certes, et plus d'une fois je les ai regrettés. C'était un heureux temps! *Delectabile tempus!*

— Eh bien! mon cher, ces beaux jours peuvent renaître,

A ça! dit d'Artagnan, c'est comme cela que l'on rentre chez vous.

cet heureux temps peut revenir! J'ai reçu mission d'aller trouver mes compagnons, et j'ai voulu commencer par vous, qui étiez l'âme de notre association.

Aramis s'inclina plus poliment qu'affectueusement.

— Me remettre dans la politique? dit-il d'une voix mourante et en se renversant sur son fauteuil; ah! cher d'Artagnan, voyez comme je vis régulièrement et à l'aise. Nous avons essuyé l'ingratitude des grands, vous le savez.

— C'est vrai, dit d'Artagnan, mais peut-être les grands se repentent-ils d'avoir été ingrats.

— En ce cas, dit Aramis, ce serait autre chose. Voyons: à tout péché miséricorde. D'ailleurs, vous avez raison sur un point: c'est que si l'envie nous reprenait de nous mêler des affaires d'Etat, le moment, je crois, serait venu.

— Comment savez-vous cela, vous qui ne vous occupez pas de politique?

— Eh! mon Dieu! sans m'en occuper personnellement, je vis dans un monde où l'on s'en occupe. Tout en cultivant la poésie, tout en faisant l'amour, je me suis lié avec M. Sarrazin, qui est à M. de Conti; avec M. Voiture, qui est au coadjuteur, et avec M. de Bois-Robert, qui, depuis qu'il n'est plus à M. le cardinal de Richelieu, n'est à personne,

ou à tout le monde, comme vous voudrez; en sorte que le mouvement politique ne m'a pas tout à fait échappé.

— Je m'en doutais, dit d'Artagnan.

— Au reste, mon cher, ne prenez tout ce que je vais vous dire que pour paroles de cénobite, d'homme qui parle comme un écho, en répétant purement et simplement ce qu'il a entendu dire, reprit Aramis. J'ai entendu dire que dans ce moment-ci le cardinal Mazarin était fort inquiet de la manière dont marchaient les choses. Il paraît qu'on n'a pas pour ses commandements tout le respect qu'on avait autrefois pour ceux de notre ancien épouvantail, le feu cardinal, dont vous voyez ici le portrait, car, quoi qu'on ait dit, il faut convenir, mon cher, que c'était un grand homme.

— Je ne vous contredirai pas là-dessus, mon cher Aramis; c'est lui qui m'a fait lieutenant.

— Ma première opinion avait été tout entière pour le cardinal; je m'étais dit qu'un ministre n'est jamais aimé, mais que, avec le génie qu'on accorde à celui-ci, il finirait par triompher de ses ennemis et se faire craindre, ce qui,

Aramis revint en riant, un chapeau sur la tête et un chapeau à la main.

selon moi, vaut peut-être mieux encore que de se faire aimer.

D'Artagnan fit un signe de tête qui voulait dire qu'il approuvait entièrement cette douteuse maxime.

— Voilà donc, poursuivit Aramis, quelle était mon opinion première; mais, comme je suis fort ignorant dans ces sortes de matières et que l'humilité dont je fais profession m'impose la loi de ne pas m'en rapporter à mon propre jugement, je me suis informé. Eh bien! mon cher ami...

Aramis fit une pause.

— Eh bien! quoi? demanda d'Artagnan.

— Eh bien! reprit Aramis, il faut que je mortifie mon orgueil, il faut que j'avoue que je m'étais trompé.

— Vraiment?

— Oui, je me suis informé, comme je vous disais, et voici ce que m'ont repondu plusieurs personnes toutes différentes, de goûts et d'ambition: M. de Mazarin n'est point un homme de génie, comme je le croyais.

— Bah! fit d'Artagnan.

— Non. C'est un homme de rien qui a été domestique du cardinal Bentivoglio, qui s'est poussé par l'intrigue; un parvenu, un homme sans nom, qui ne fera en France qu'un chemin de partisan. Il entassera beaucoup d'écus, dilapidera

fort les revenus du roi, se payera à lui-même toutes les pensions que le feu cardinal de Richelieu payait à tout le monde, mais ne gouvernera jamais par le droit du plus fort, du plus grand ou du plus honoré. Il paraît en outre qu'il n'est pas gentilhomme de manières et de cœur, ce ministre, et que c'est une espèce de bouffon, de Pulcinella, de Pantalon. Le connaissez-vous? Moi, je ne le connais pas.

— Heu! fit d'Artagnan; il y a un peu de vrai dans ce que vous dites.

— Eh bien! vous me comblez d'orgueil, mon cher, si j'ai pu, grâce à certaine pénétration vulgaire dont je suis doué, me rencontrer avec un homme comme vous, qui vivez à la cour.

— Mais vous m'avez parlé de lui personnellement et non de son parti et de ses ressources.

— C'est vrai. Il a pour lui la reine.

— C'est quelque chose, ce me semble.

— Mais il n'a pas pour lui le roi.

— Un enfant!

— Un enfant qui sera majeur dans quatre ans.

— C'est le présent.

— Oui, mais ce n'est pas l'avenir, et encore dans le présent il n'a pour lui ni le parlement ni le peuple, c'est-à-dire l'argent; il n'a pour lui ni la noblesse ni les princes, c'est-à-dire l'épée.

D'Artagnan se gratta l'oreille, il était forcé de s'avouer à lui-même que c'était non-seulement largement mais encore justement pensé.

— Voyez, mon pauvre ami, si je suis toujours de ma perspicacité ordinaire. Je vous dirai que peut-être ai-je tort de vous parler ainsi à cœur ouvert, car vous, vous me paraissez pencher pour le Mazarin.

— Moi! s'écria d'Artagnan; moi! pas le moins du monde!

— Vous parliez de mission.

— Ai-je parlé de mission? Alors j'ai eu tort. Non, je me suis dit comme vous vous le dites : Voilà les affaires qui s'embrouillent. Eh bien! jetons la plume au vent, allons du côté où le vent l'emportera, et reprenons la vie d'aventure. Nous étions quatre chevaliers vaillants, quatre cœurs tendrement unis; unissons de nouveau, non pas nos cœurs, qui n'ont jamais été séparés, mais nos fortunes et nos courages. L'occasion est bonne pour conquérir quelque chose de mieux qu'un diamant.

— Vous aviez raison, d'Artagnan, toujours raison, continua Aramis, et la preuve, c'est que j'avais eu la même idée que vous; seulement, à moi, qui n'ai pas votre verveuse et féconde imagination, elle m'avait été suggérée : tout le monde a besoin aujourd'hui d'auxiliaires, on m'a fait des propositions, il a transpercé quelque chose de nos fameuses prouesses d'autrefois, et je vous avouerai franchement que le coadjuteur m'a fait parler.

— M. de Gondi, l'ennemi du cardinal! s'écria d'Artagnan.

— Non, l'ami du roi, dit Aramis, l'ami du roi, entendez-vous! Eh bien! il s'agirait de servir le roi, ce qui est le devoir d'un gentilhomme.

— Mais le roi est avec M. de Mazarin, mon cher.

— De fait, pas de volonté; d'apparence, mais pas de cœur, et voilà justement le piége que les ennemis du roi tendent au pauvre enfant.

— Ah çà! mais c'est la guerre civile tout bonnement que vous me proposez là, mon cher Aramis.

— La guerre pour le roi.

— Mais le roi sera à la tête de l'armée où sera Mazarin.

— Mais il sera de cœur dans l'armée que commandera M. de Beaufort.

— M. de Beaufort? il est à Vincennes.

— Ai-je dit M. de Beaufort? dit Aramis; M. de Beaufort ou un autre; M. de Beaufort ou M. le Prince.

— Mais M. le Prince va partir pour l'armée, il est entièrement au cardinal.

— Heu! heu! fit Aramis, ils ont quelques discussions ensemble justement en ce moment-ci. Mais d'ailleurs, si ce n'est M. le Prince, M. de Conti...

— Mais M. de Conti va être cardinal; on demande pour lui le chapeau.

— N'y a-t-il pas des cardinaux fort belliqueux? dit Aramis. Voyez : voici autour de vous quatre cardinaux qui, à la tête des armées, valaient bien M. de Guebriant et M. de Gassion.

— Mais un général bossu!

— Sous sa cuirasse on ne verra pas sa bosse. D'ailleurs, souvenez-vous qu'Alexandre boitait et qu'Annibal était borgne.

— Voyez-vous de grands avantages dans ce parti? demanda d'Artagnan.

— J'y vois la protection de princes puissants.

— Avec la proscription du gouvernement.

— Annulée par les parlements et les émeutes.

— Tout cela pourrait se faire comme vous le dites, si l'on parvenait à séparer le roi de sa mère.

— On y arrivera peut-être.

— Jamais! s'écria d'Artagnan, rentrant cette fois dans sa conviction. J'en appelle à vous, Aramis, à vous qui connaissez Anne d'Autriche aussi bien que moi. Croyez-vous que jamais elle puisse oublier que son fils est sa sûreté, son palladium, le gage de sa considération, de sa fortune et de sa vie? Il faudrait qu'elle passât avec lui du côté des princes, en abandonnant Mazarin; mais vous savez mieux que personne qu'il y a des raisons puissantes pour qu'elle ne l'abandonne jamais.

— Peut-être avez-vous raison, dit Aramis rêveur; ainsi je ne m'engagerai pas.

— Avec eux, dit d'Artagnan; mais avec moi?

— Avec personne. Je suis prêtre, qu'ai-je à faire de la politique?... je ne lis aucun bréviaire; j'ai une petite clientèle de coquins d'abbés spirituels et de femmes charmantes; plus les affaires se troubleront, moins mes escapades feront de bruit; tout va donc à merveille sans que je m'en mêle, et décidément, tenez, cher ami, je ne m'en mêlerai pas.

— Eh bien! tenez, mon cher, dit d'Artagnan, votre philosophie me gagne, parole d'honneur, et je ne sais pas quelle diable de mouche d'ambition m'avait piqué; j'ai une espèce de charge qui me nourrit; je puis, à la mort de ce pauvre M. de Tréville, qui se fait vieux, devenir capitaine; c'est un fort joli bâton de maréchal pour un cadet de Gascogne, et je sens que je me rattache aux charmes du pain modeste, mais quotidien : au lieu de courir les aventures, eh bien! j'accepterai les invitations de Porthos, j'irai chasser dans ses terres; vous savez qu'il a des terres, Porthos?

— Comment donc! je crois bien. Dix lieues de bois, de marais et de vallées; il est seigneur du mont et de la plaine, et il plaide pour droits féodaux contre l'évêque de Noyon.

— Bon! dit d'Artagnan à lui-même, voilà ce que je voulais savoir : Porthos est en Picardie.

Puis tout haut :

— Et il a repris son ancien nom de du Vallon?

— Auquel il a ajouté celui de Bracieux, une terre qui a été baronnie, par ma foi.

— De sorte que nous verrons Porthos baron.

— Je n'en doute pas; la baronne Porthos surtout sera admirable.

Les deux amis éclatèrent de rire.

— Ainsi, reprit d'Artagnan, vous ne voulez pas passer au Mazarin?

— Ni vous aux princes?

— Non. Ne passons à personne, alors, et restons amis; ne soyons ni cardinalistes ni frondeurs.

— Oui, dit Aramis, soyons mousquetaires.

— Même avec le petit collet? reprit d'Artagnan.

— Surtout avec le petit collet! s'écria Aramis, c'est ce qui en fait le charme.

— Alors donc, adieu, dit d'Artagnan.

— Je ne vous retiens pas, mon cher, dit Aramis, vu que je ne saurais où vous coucher, et que je ne puis décemment vous offrir la moitié du hangar de Planchet.

— D'ailleurs, je suis à trois lieues à peine de Paris; les chevaux sont reposés, et en moins d'une heure je serai rendu.

Et d'Artagnan se versa un dernier verre de vin.

— A notre ancien temps! dit-il.

— Oui, reprit Aramis, malheureusement c'est un temps passé : *fugit irreparabile tempus*.

— Bah! dit d'Artagnan, il reviendra peut-être. En tout cas, si vous avez besoin de moi, rue Tiquetonne, hôtel de la *Chevrette*.

— Et moi, au couvent des jésuites : de six heures du matin à huit heures du soir, par la porte; de huit heures du soir à six heures du matin, par la fenêtre.

— Adieu, mon cher.

— Oh! je ne vous quitte pas ainsi, laissez-moi vous reconduire.

Et il prit son épée et son manteau.

— Il veut s'assurer que je pars, dit en lui-même d'Artagnan.

Aramis siffla Bazin; mais Bazin dormait dans l'antichambre sur les restes de son souper, et Aramis fut forcé de le secouer par l'oreille pour le réveiller. Bazin étendit les bras, se frotta les yeux et essaya de se rendormir.

— Allons, allons, maître dormeur, vite l'échelle.

— Mais, dit Bazin en bâillant à se démonter la mâchoire, elle est restée à la fenêtre, l'échelle.

— L'autre, celle du jardinier. N'as-tu pas vu que d'Artagnan a eu peine à monter, et aura encore plus grand'peine à descendre?

D'Artagnan allait assurer Aramis qu'il descendrait fort bien, lorsqu'il lui vint une idée : cette idée fit qu'il se tut.

Bazin poussa un profond soupir et sortit pour aller chercher l'échelle. Un instant après, une bonne et solide échelle de bois était posée contre la fenêtre.

— Allons donc, dit d'Artagnan, voilà ce qui s'appelle un moyen de communication; une femme monterait à une échelle comme celle-là.

Un regard perçant d'Aramis sembla vouloir aller chercher la pensée de son ami jusqu'au fond de son cœur; mais d'Artagnan soutint ce regard avec un air d'admirable naïveté. D'ailleurs, en ce moment, il mettait le pied sur le premier échelon de l'échelle et descendait. En un instant il fut à terre. Quant à Bazin, il demeura à la fenêtre.

— Reste là, dit Aramis, je reviens.

Tous deux s'acheminèrent vers le hangar; à leur approche, Planchet sortit, tenant en bride les deux chevaux.

— A la bonne heure, dit Aramis, voilà un serviteur actif et vigilant; ce n'est pas comme ce paresseux de Bazin, qui n'est plus bon à rien depuis qu'il est homme d'église. Suivez-nous, Planchet; nous allons, en causant, jusqu'au bout du village.

Effectivement, les deux amis traversèrent tout le village en causant de choses indifférentes; puis, aux dernières maisons.

— Allez donc, cher ami, dit Aramis, suivez votre carrière; la fortune vous sourit, ne la laissez pas échapper; souvenez-vous que c'est une courtisane, et traitez-la en conséquence; quant à moi, je reste dans mon humilité et dans ma paresse; adieu!

— Ainsi, c'est bien décidé, dit d'Artagnan, ce que je vous ai offert ne vous agrée point?

— Cela m'agréerait fort, au contraire, dit Aramis, si j'étais un homme comme un autre; mais, je vous le répète, en vérité, je suis un composé de contrastes; ce que je hais aujourd'hui, je l'adorerai demain, et *vice versâ*. Vous voyez bien que je ne puis m'engager comme vous, par exemple, qui avez des idées arrêtées.

— Tu mens, sournois! se dit à lui-même d'Artagnan; tu es le seul, au contraire, qui saches te choisir un but et qui y marches obscurément.

— Adieu donc, mon cher, continua Aramis, et merci de vos excellentes intentions, et surtout des bons souvenirs que votre présence a éveillés en moi.

Ils s'embrassèrent. Planchet était déjà à cheval; d'Artagnan se mit en selle à son tour; puis ils se serrèrent encore une fois la main. Les cavaliers piquèrent leurs chevaux et s'éloignèrent du côté de Paris.

Aramis resta debout et immobile sur le milieu du pavé jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue.

Mais, au bout de deux cents pas, d'Artagnan s'arrêta court, sauta à terre, jeta la bride de son cheval au bras de Planchet, et prit les pistolets de ses fontes, qu'il passa à sa ceinture.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? dit Planchet tout effrayé.

— J'ai que, si fin qu'il soit, dit d'Artagnan, il ne sera pas dit que je serai sa dupe. Reste ici et ne bouge pas; seulement, mets-toi sur le revers du chemin et attends-moi.

A ces mots, d'Artagnan s'élança de l'autre côté du fossé qui bordait la route et piqua à travers la plaine, de manière à tourner le village. Il avait remarqué entre la maison qu'habitait madame de Longueville et le couvent des jésuites un espace vide qui n'était fermé que par une haie.

Peut-être, une heure auparavant, eût-il eu de la peine à retrouver cette haie; mais la lune venait de se lever, et, quoique de temps en temps elle fût couverte par des nuages, on y voyait, même pendant les obscurcies, assez clair pour retrouver son chemin.

D'Artagnan gagna donc la haie et se cacha derrière. En passant devant la maison où avait eu lieu la scène que nous avons racontée, il avait remarqué que la même fenêtre s'était éclairée de nouveau, et il était convaincu qu'Aramis n'était pas encore rentré chez lui, et que, lorsqu'il y rentrerait, il n'y rentrerait pas seul.

En effet, au bout d'un instant, il entendit des pas qui s'approchaient, et comme un bruit de voix qui parlaient tout bas.

Au commencement de la haie les pas s'arrêtèrent.

D'Artagnan mit un genou en terre, cherchant la plus grande épaisseur de la haie pour s'y cacher.

En ce moment deux hommes apparurent, au grand étonnement de d'Artagnan, mais bientôt son étonnement cessa, car il entendit vibrer une voix douce et harmonieuse; l'un de ces deux hommes était une femme déguisée en cavalier.

— Soyez tranquille, mon cher René, disait la voix douce, la même chose ne se renouvellera plus; j'ai découvert une espèce de souterrain qui passe sous la rue, et nous n'aurons qu'à soulever une des dalles qui sont devant la porte, pour vous ouvrir une entrée et une sortie.

— Oh! dit une autre voix que d'Artagnan reconnut pour celle d'Aramis, je vous jure bien, princesse, que si votre renommée ne dépendait pas de toutes ces précautions, et que je n'y risquasse que ma vie...

— Oui, oui, je sais que vous êtes brave et aventureux autant qu'homme du monde; mais vous n'appartenez pas seulement à moi seule, vous appartenez à tout notre parti. Soyez donc prudent, soyez donc sage!

— J'obéis toujours, madame, dit Aramis, quand on me sait commander avec une si douce voix.

Et il lui baisa tendrement la main.

— Ah! s'écria le cavalier à la voix douce.

— Quoi? demanda Aramis.

— Mais ne voyez-vous pas que le vent a enlevé mon chapeau?

Et Aramis s'élança après le feutre fugitif. D'Artagnan profita de la circonstance pour chercher un endroit de la haie moins touffu qui laissât son regard pénétrer librement jusqu'au problématique cavalier. En ce moment, justement, la lune, curieuse peut-être comme l'officier, sortait de derrière un nuage, et, à sa clarté indiscrète, d'Artagnan reconnut les grands yeux bleus, les cheveux d'or et la noble tête de la duchesse de Longueville.

Aramis revint en riant, un chapeau sur la tête et un chapeau à la main, et tous deux continuèrent leur chemin vers le couvent des jésuites.

— Bon! dit d'Artagnan en se relevant et en brossant son genou, maintenant je te tiens : tu es frondeur et amant de madame de Longueville.

CHAPITRE XII.

MONSIEUR PORTHOS DU VALLON DE BRACIEUX DE PIERREFONDS.

Grâce aux informations prises près d'Aramis, d'Artagnan, qui savait déjà que Porthos, de son nom de famille, s'appelait du Vallon, avait appris que, de son nom de terre, il s'appelait de Bracieux, et qu'à cause de cette terre de Bracieux il était en procès avec l'évêque de Noyon.

C'était donc dans les environs de Noyon qu'il devait aller chercher cette terre, c'est-à-dire sur la frontière de l'île de France et de la Picardie.

Son itinéraire fut promptement arrêté : il irait jusqu'à Dammartin, où s'embranchent deux routes, l'une qui va à